
UNIVERSITY OF MICHIGAN


SE TAIRE
E FAIRE

LETTRE
AU
DOCTEUR MATY.

LETTRE
AU
DOCTEUR MATY,

Sécretaire de la Société Royale de Londres, sur les Géants Patagons.



A BRUXELLES.

M. DCC. LXVII.



LETTRE

AU DOCTEUR MATY,

Sécretaire de la Société Royale de Londres, ſur les Géants Patagons.

J'Ai reçu, Monſieur, votre réponſe ſur les *Géants Patagons* que vos Navigateurs ont vus. Je connois la trempe de votre eſprit, votre délicateſſe, vos ſcrupules ſur la vérité. Ce que vous croyez, les plus diffici-les peuvent le croire. D'ail-

leurs y-a-t-il tant de mal à tenir un peu aux Géants? Ils valent peut-être mieux que les petits hommes qui ne sauroient vivre en paix.

Mais, en réfléchissant sur l'accueil que Paris a fait à cette nouvelle, j'admire combien ma Nation, que la vôtre accuse encore de crédulité, est changée. Nos peres ont cru, j'en conviens, depuis même la renaissance des Sciences, bien des choses absurdes, telles que les Talismans, les Anneaux constellés, les figures de cire qu'on piquoit au cœur pour faire périr ses ennemis, les diables de Loudun, les revenans, les horoscopes, les prédictions astrologiques; cel-

les nommément qui furent faites à Henri IV. rapportées sérieusement par le sage de Thou, & le grave Duc de Sully. Vous me direz aussi qu'au tems de Louis XIV. après qu'on avoit eu un *Galilée* en Italie, un *Bacon* en Angleterre, un *Montaigne*, un *Descartes* en France, on y croyoit encore que le mouvement de la terre étoit une héréfie; & moi je ne dissimulerai pas qu'en 1666. le Royaume éffrayé attendoit l'Ante-Christ, sur les Prophéties de quelque rêveur du Nord; & qu'en 1680. la terreur des Comètes étoit encore si répandue, qu'il n'y avoit pas de sûreté à la combattre.

plus de trois varres de hauteur; c'eſt-à-dire, environ huit pieds; que d'abord ils repouſſerent les Eſpagnols; mais qu'enſuite effrayés par les coups de mouſquet, ils prirent la fuite.

On lit un fait fort ſemblable dans le voyage de Sébald de Wert qui étant mouillé en 1599. avec cinq vaiſſeaux dans la Baye verte, vingt-une lieues au dedans du détroit de Magellan, vit ſept pirogues pleines de Géants qui pouvoient avoir dix à onze pieds de haut, que les Hollandois combattirent, & que les armes à feu épouvanterent tellement, qu'on les voyoit arracher des arbres pour ſe mettre à couvert des balles de mouſquet.

Olivier de Noort, qui entra dans le détroit quelques mois après Sébald, vit des hommes de dix à onze pieds de haut; quoiqu'il y en eût vu d'autres d'une taille égale à la nôtre.

Il y a long-tems que nous avions lû ces premiers témoignages; mais nous répondions aux Espagnols: La nature, en vous taillant les yeux en microscope, vous donna une imagination hyperbolique. Les Livres Gigantesques de Chevalerie ont pris naissance chez vous. Et nous disions aux Hollandois: vous êtes de bonnes gens. Les Espagnols vos Maîtres & vos Docteurs alors, sous les ordres de qui vous combattiez dans le détroit,

vous ont tant répété, & avec tant d'enthousiasme, que vous aviez vû des Géants, que vous avez mieux aimé en croire à leurs yeux, qu'aux vôtres : & nous sommes d'autant plus fondés à rejetter vos contes que Monsieur de Gennes, notre Chef d'Ecadre, dans son voyage à la Mer du Sud en 1695. n'y a point vû de Géants.

C'est ce que nous assure un témoin oculaire *Froger* dans la relation de ce voyage [*pag.* 100.] » Nous vîmes, dit-il, pour
„ la premiere fois des Sauva-
„ ges [au détroit de Magellan]
„ ils sont d'une couleur Oli-
„ vâtre, robuste & d'une taille
„ avantageuse. Leurs cheveux
„ sont noirs, longs & coupés

„ au-dessus de la tête en ma-
„ niere de couronne; ils se
„ peignent de blanc le visage,
„ les bras & plusieurs autres
„ endroits du corps. Ils vi-
„ vent sans religion & sans
„ aucun souci. Ils n'ont point
„ de demeure assurée. Ce sont
„ ces Patagons que quelques
„ Auteurs nous disent avoir
„ huit ou dix pieds de haut;
„ & dont ils font tant d'éxa-
„ gération. Le plus haut d'eux
„ n'avoit pas six pieds.

Nous avions oublié les Géants sur une assertion aussi positive. Mais en 1713. de nouveaux témoignages les remirent au monde. Ce ne sont pas ici les Géants de la fable qui n'ont plus reparu depuis

que Jupiter les foudroya. Ceux-ci reparoiſſent de tems en tems aux yeux des différentes Nations.

Monſieur Frezier, Ingénieur ordinaire du Roi, fit le voyage de la Mer du Sud. Voici ce qu'il dit, après avoir décrit le phyſique & le moral du Chili, » plus avant dans les
„ terres eſt une autre Nation
„ d'Indiens Géants que les
„ Chonos appellent *Caucahues*.
„ Comme ils ſont amis des
„ Chonos, il en vient quel-
„ quefois avec eux juſqu'aux
„ habitations Eſpagnoles du
„ Chiloë. D. Pédro Molina,
„ qui avoit été Gouverneur
„ de cette Iſle, & quelques
„ autres témoins oculaires du

„ pays m'ont dit qu'ils avoient
„ approchant de quatre varres
„ de haut, c'eſt-à-dire près de
„ neuf à dix pieds. Ce ſont
„ ceux qu'on appelle Patagons
„ qui habitent les côtes de l'Eſt
„ de la terre déſerte, dont
„ les anciennes relations ont
„ parlé ; ce que l'on a enſuite
„ traité de fable, parce que
„ l'on a vû dans le détroit de
„ Magellan des Indiens d'une
„ taille qui ne ſurpaſſoit point
„ celle des autres hommes.
„ C'eſt ce qui a trompé Fro-
„ ger dans ſa relation du voya-
„ ge de Monſieur de Gennes ;
„ car quelques vaiſſeaux ont
„ vu en même tems les uns
„ & les autres.

Ce récit ne déconcerta pas

des gens qui ſavent douter. Encore des Eſpagnols, dit-on! les erreurs des peres paſſent ſi ſouvent aux enfans!

Cependant Monſieur Frezier pourſuivant ſon récit amene des Français ſur la ſcene. En 1704. » dit-il, au mois de
„ Juillet les gens du *Jacques*
„ de Saint-Malo que com-
„ mandoit Harinton, virent
„ ſept de ces Géants dans la
„ Baye Grégoire. Ceux du
„ *Saint-Pierre* de Marſeille,
„ commandé par Carman de
„ Saint-Malo, en virent ſix,
„ parmi leſquels il y en avoit
„ un qui portoit quelque mar-
„ que de diſtinction par deſſus
„ les autres. Ses cheveux
„ étoient pliés dans une coëffe

» de filets faits de boyaux d'oi-
» ſeaux, avec des plumes tout
» autour de la tête. Leur
» habit étoit un ſac de peau
» dont le poil étoit en dedans.
» Le long du bras dans la man-
» che, ils tenoient leur car-
» quois plein de flèches, dont
» ils leur donnerent quelques
» unes, & leur aiderent à
» échouer le canot. Les Ma-
» telots leur offrirent du pain,
» du vin & de l'eau-de-vie :
» mais ils refuſerent d'en goû-
» ter. Le lendemain ils en vi-
» rent du bord plus de deux
» cents attroupés. Ce que je
» viens de raconter, ajoûte-t-il,
» ſur le témoignage de gens
» dignes de foi, eſt ſi confor-
» me à ce que nous liſons dans

» les relations des plus fameux
» voyageurs qu'on peut, ce
» me semble, croire sans lé-
» gèreté qu'il y a, dans cette
» partie de l'Amérique, une
» Nation d'hommes d'une
» grandeur beaucoup au-des-
» sus de la nôtre. Le détail
» du tems, & des lieux, &
» toutes les circonstances qui
» accompagnent ce qu'on en
» dit, semblent porter un ca-
» ractère de vérité suffisant
» pour convaincre la préven-
» tion naturelle qu'on a pour
» le contraire. La rareté du
» Spectacle a peut-être causé
» quelqu'exagération dans les
» mesures de la taille. Mais si
» l'on doit les regarder com-
» me estimées, & non pas

» prises à la rigueur, on ver-
» ra qu'elles sont très peu dif-
» férentes entr'elles.

J'ignore comment Monsieur Frezier revenu de son voyage fut reçu à Paris avec la résurrection des Géants. Aujourd'hui nos Officiers de Marine lui diroient : quels Marins nous citez-vous là! Le *Jacques de Saint-Malo, le Saint-Pierre de Marseille*, quels observateurs ! Ils n'étoient pas de la Marine du Roi.

Au surplus vous savez, Docteur, que s'il y a des hommes qui suivent une découverte à travers la différence des rapports, & la succession du tems qui amene enfin la vérité, il en est au contraire qui ne s'en

occupent qu'au moment qu'elle fait nouvelle. Huit jours suffiſent pour épuiſer toute la curioſité, & on n'en parle plus.

Effectivement, depuis l'époque de M. Frezier, juſqu'au mois de Juillet 1766, nous avions la conſolation de croire, ſans être troublés dans notre foi, qu'il n'y avoit point d'hommes plus grands que nous.

Quand je dis que nous n'avions plus de ſoupçon de l'éxiſtence des Géants, je m'en excepte ; car en 1764, au retour de mon voyage d'Italie par Marſeille, comme je vais toujours queſtionnant, toujours cherchant à m'inſtruire, le hazard m'offrit un témoin ocu-

laire de l'exiſtence des Géants Patagons. C'eſt le Capitaine *Reainaud*, le premier peut-être qui ait oſé ſur une ſimple Tartane, voguer de Marſeille aux terres Magellaniques. Notre converſation fut intéreſſante; je ne vous en rapporterai que ce qui a trait à la découverte en queſtion.

Je l'interrogeois ſur les Sauvages, il y mêla des Géants. Oh! M. le capitaine, des Géants! cela ne ſe peut.... *cela ne ſe peut*, reprit-il aſſez bruſquement; *voilà comme raiſonnent des gens qui n'ont rien vu*... Mais aviez-vous les yeux bien ouverts.... *très-ouverts* & *fort bons; cependant je ne m'y fie pas toujours, j'ai meſuré*. Eh!

quelle eſt leur taille? *douze pans*, c'eſt-à-dire, *neuf pieds, un peu plus ou un peu moins; les femmes & les enfans à proportion*.... Et en quel endroit les avez-vous vûs? ... *vers le détroit de Magellan où je relachai pour faire de l'eau*. Vous n'étiez donc pas ſeul à voir ces prodiges? .. *non ſans doute, puiſqu'une partie de mon équipage les voyoit & les meſuroit avec moi*. En quelle année?.... *en* 1712. mais enfin auriez-vous un peu examiné les forces, les mœurs, les uſages de ces Géants? ... *Belle queſtion! Vous croyez vous autres qui n'avez rien à faire, qu'un commerçant a du tems pour ces fadaiſes. Je me dépêchai de faire*

route : la ſeule choſe qui me frappa, ce fut leur douceur ; il faut qu'ils ſoient dans l'habitude de voir de petits hommes, & de ne les pas craindre. Je lui fis encore quelques queſtions ſur les terres Magellaniques ; & il me répondit conformément aux Navigateurs les plus accrédités. Malgré la juſteſſe de ſes réponſes, je le regardai fixément pour découvrir s'il n'avoit rien d'égaré dans la vue, rien qui ſentît le viſionnaire. Le contraſte de ſon âge avec ſa vigueur, m'étonna preſqu'autant que ſon récit. Vieillard de quatre-vingt-quatre ans, il en montroit à peine ſoixante : *Cruda viro, viridiſque ſenectus;* & ſa tête me parut

aussi saine que son corps; il est peut-être encore vivant. Je ne m'en tins pas là, je demandai dans la ville en quelle considération il étoit. Dans la plus grande, me dit-on; personne n'a fait de voyages plus heureux, parce que personne n'a calculé plus juste les évènemens.

Je m'étois bien promis de communiquer cette anecdote à ma patrie, en publiant mon voyage d'Italie. D'autres voyageurs, en imprimant leurs observations sur le même pays, m'ont empêché de publier les miennes; & d'ailleurs il n'est pas toujours permis de dire les choses comme on les a vues. Il y a des gens accrédités, puis-

ſans, qui ſe fâchent quand on ne voit pas comme eux. J'ai pris quelquefois la meſure de leurs yeux, pour y ajuſter les miens; mais auſſitôt que j'ai la plume à la main, j'oublie la meſure. Quelqu'un me dit que dans une telle ville un manchot en ſe frottant le moignon d'une certaine huile, repouſſa un bras, comme un Arbre repouſſe une branche. Je ſouris. Il reprend avec aigreur: j'ai vu là lampe, où étoit l'huile. Et moi je dis: je n'ai pas vu le bras.

Revenons à nos Géants. Il y avoit longtems que nous ne penſions plus à ces phantômes. Nous nous occupions dans cette Capitale, au ſein de la

paix, de nos ſpectacles; de nos modes & de tous les arts d'agrément; lorſqu'au mois de Juillet de l'année derniere, vos Anglais, qui ſont faits pour troubler la terre, publierent que vos Navigateurs nouvellement arrivés, avoient vu, de leurs deux yeux vu, ces maudits Géants. Nouvelle de gazette, dîmes-nous: on ſe contente d'en faire des plaiſanteries: la plaiſanterie eſt une bonne choſe; elle marque ordinairement une Nation douce & qui aime à rire, lors même qu'elle ſouffre: & puis ne ſait-on pas que la gazette a droit d'enrégiſtrer tous les bruits qui courent?

Mais vous, grave Docteur, Sécretaire d'une célèbre So-

ciété (*a*) qui n'a point d'oreilles pour les bruits populaires, vous faites part de la découverte à l'un de nos sçavans (*b*) & par son canal à notre Académie des Sciences qui pèse les faits, comme la vôtre, dans la balance de Montaigne. Vous êtes connu depuis longtems dans notre monde littéraire. Paris écoutoit, s'ébranloit. Qu'arrive t-il cependant?

Un Journal (*c*) qui dispute de bonté avec celui dont vous fûtes le pere (*d*) publie le

---

(*a*) La Société Royale de Londres.

(*b*) M. de la Condamine.

(*c*) Le Journal Encyclopédique.

(*d*) Le Journal Britannique qui a trop peu duré, & qui sera longtems regretté par les Savans.

fragment d'une lettre de M.
Condamine, (e) & les Géar
s'évanouissent. Je vous l'ai e
voyé ce fragment, je le reme
sous vos yeux à cause des r
flexions qu'il exige.

„ J'ai appris aujourd'hui qu
„ l'histoire de la découvert
„ des Géants Patagons est ur
„ fable; & que les Anglais o
„ fait courir ce bruit pou
„ dissimuler le motif de l'arm
„ ment de quatre vaisseau
„ qu'ils envoient en ce pay
„ pour y exploiter une min
„ qu'ils y ont découverte. J
„ crains que mon ami le Do
„ teur Maty n'ait ajoûté fc
„ trop legérement à cette no

(e) Voyez le Journal Encyclopédiqu
du 1 Août.

yell

„ velle. Notre ministère a rayé
„ cet article qu'on vouloit
„ mettre dans la gazette de
„ France; il s'est fondé sur
„ ce que M. de Bougainville,
„ qui a relâché sur cette
„ côte, a communiqué avec les
„ Patagons, & fait des échan-
„ ges avec eux; ils sont de la
„ taille ordinaire, il est vrai
„ que M. de Bougainville n'a
„ abordé qu'à un endroit de
„ la côte; mais aussi une race
„ entiere, une Nation de
„ Géants de neuf pieds de haut,
„ est bien difficile à croire.
„ On a ajouté plusieurs choses
„ à l'extrait de M. Maty,
„ comme le nom du Capitaine,
„ &c. &c.

Vous voyez d'abord, mon

cher Docteur, que nous savons mieux les secrets de votre Gouvernement, que vous qui avez donné dans un bruit vague, fait seulement pour le vulgaire, & pour tromper les étrangers. C'est ainsi que vos Méthodistes (*f*), il y a trois ou quatre ans, comptoient tirer un grand parti du *revenant* de *Cocklane* qui causoit tant d'émotion parmi le peuple. J'avois pourtant un peu de peine à vous confondre avec le peuple. Il me semble que vous & moi qui avons l'honneur d'être Membres d'une Société d'où sont sorties les Transactions Philosophiques, & tant de dé-

(*f*) Ce sont les Rigoristes de Londres, gens fort enclins à faire des miracles.

couvertes ſur les ſecrets de la Nature, l'école des *Haley* & des *Newton*, nous devons prendre garde à ne pas la déshonorer par une crédulité populaire.

Cependant, comme l'humanité enfin eſt ſujette à des mépriſes, je vous ai donné avis de ce qui ſe paſſoit en France, du peu de foi qu'on avoit aux Géants, malgré la proclamation que vous en aviez faite à nos Savans. Je vous exhortois à m'apprendre, pour l'amour de la vérité, amour vraiment philoſophique, ſi vous étiez déſabuſé.

Etonné du fragment de la lettre qui a pris tant de créance, loin d'affoiblir la découverte,

vous la fortifiez par vos raisonnemens. Vous me répondez que, sans vouloir être le chevalier errant des Géants Magellaniques envers & contre tous, vous ne pouvez vous refuser aux preuves qui en constatent l'existence; qu'apparemment votre ami M de la Condamine craignant de donner dans une fable, a mieux aimé courir le risque d'en écrire une autre; qu'il n'y a aucune raison de soupçonner que cette nouvelle soit un artifice du Gouvernement pour cacher le véritable objet de l'expédition de vos vaisseaux; que votre ministere ne s'avise pas d'amuser par des contes un peuple qui, pour toutes les

expéditions, tient la clef du trésor; que les équipages de vos vaisseaux ont encore moins prétendu couvrir le secret de leur voyage autour du monde, en rapportant qu'on les avoit dépêchés à la chasse des Géants; que c'est très-accidentellement & sans avoir été cherchés, que ces grands hommes se présenterent à leur vue; & que vos Anglais vous ont très-fort assuré qu'ils n'avoient rien trouvé dans la conversation de ces hommes de neuf pieds qui les engageât à s'arrêter plus de quelques heures avec eux; après quoi ils poursuivirent leur route vers les terres qu'ils vouloient reconnoître.

Après ce préambule vous

ajoûtez » en élaguant ces ba-
» gatelles, que reste-t-il ? qu'un
» fait simple. Peut-on croire
» que tant de personnes se soient
» donné le mot pour en imposer
» en disant : nous avons vu sur
» la pointe *Est* de l'Amérique
» Méridionale une troupe de
» quatre à cinq cents hommes,
» femmes & enfants, dont la
» taille excédoit la nôtre de
» deux ou trois pieds ; mon-
» tant des chevaux qui nous
» ont paru petits, peut-être
» par comparaison à leur pro-
» pre stature. Ces hommes
» étoient habillés de fourure,
» ayant des colliers de métal ;
» nos Capitaines leur ont mis
» des rubans & d'autres petits
» ornemens autour du col.

„ Celui du vaiſſeau le *Tamer*,
„ homme de 6 pieds 2 pouces
„ de haut (*g*) s'eſt meſuré avec
„ l'un d'eux; & il a trouvé
„ qu'en ſe tenant ſur la pointe
„ des pieds, & étendant le
„ bras tant qu'il pouvoit, il
„ n'atteignoit pas à ſon front.
„ Les femmes & les enfans
„ ſont plus petits, mais d'une
„ meſure aſſez proportionnée.
„ Nous avons vu enſuite, en
„ traverſant le détroit, d'au-
„ tres hommes très différents,
„ petits, hideux, preſque nuds.
„ Ce que nous avons vu, nous
„ l'avons dit en arrivant, &
„ nous le répétons à qui veut
„ l'entendre.... J'ai vu moi-

(*g*) Le Capitaine Cummings.

tous les ans quelqu'espèce nouvelle de chiens, & détruisoit celle qui n'étoit plus à la mode; il corrigeoit les formes & varioit les couleurs.

Qui sait ce qui arriveroit dans l'espèce humaine en assortissant les individus à une fin proposée? Tout étonne ceux qui n'ont regardé qu'autour d'eux; & qui ignorent les puissans effets de la diversité des climats, de l'air, des aliments, de la maníere de vivre & principalement l'influence d'une seule paire sur toute une race, quand même cette premiere paire n'auroit été qu'un jeu de la Nature.

Une variété accidentelle se montra dans la personne d'E-

écrivain célèbre avoit examiné le fait avec autant de ſoin qu'il a diſcuté & démontré les avantages de l'Inoculation, je douterois, je nierois avec vous.

Eſt-ce la perſuaſion où vous êtes, que les Anglais ont fait courir ce bruit pour diſſimuler le motif d'un armement qui va à l'exploitation d'une mine ? On ne diſſimule que lorſqu'on eſt foible.

Mais notre miniſtère a rayé l'article des Géants qu'on vouloit mettre dans la gazette de France.

Le Miniſtère a tant de choſes plus importantes à traiter, qu'il a cru pouvoir ſurſeoir à la vérification des

il faut avoir beaucoup vû pour admettre des choses qu'on n'a pas vues.

Peut-être qu'à ce moment un Philosophe Lapon ou Groenlandois, haut de quatre pieds, soutient & persuade à sa Nation qu'il n'est point d'hommes de cinq pieds. Il est encore plus éloigné que nous de croire aux Patagons; toujours parce que chaque race d'hommes se croit la mesure de toutes. Cependant il n'est pas toujours sûr de juger de ce que l'on ne connoît pas, par ce que l'on connoît.

Lorsque, de notre tems, Messieurs *Trembley*, de *Réaumur*, & *Bernard de Jussieu* annoncerent un animal qu'on

bœufs en Ethiopie qui approchent de la taille de l'éléphant! Des bichons que nos dames mettoient dans leur manchon; & des chiens hauts de cinq pieds, tels qu'on en voit en Irlande! Assurément il y a plus de différence du bichon au chien d'Irlande, que du plus petit Lapon au plus grand de ces Géants. Pourquoi cette énorme diversité de taille dans la même espèce d'animaux ne pourroit-elle pas se trouver quelque part dans le genre humain? La Nature qui a distingué l'homme des animaux dans son être moral, lui a laissé bien des rapports avec eux dans sa constitution physique. On sait que le fameux Lyonès créoit

„ grand, &c. Le Lapon, le
„ Patagon, l'Hotentot, l'Eu-
„ ropéen, l'Américain, le Né-
„ gre, quoique tous issus du
„ même pere, sont bien éloi-
„ gnés de se ressembler comme
„ freres.

En effet, on sent que la même énergie qui teint les Européens en blanc, les Mogoles en jaune, les Indiens du Pérou en couleur de cuivre, les Africains en noir; qui paîtrit des hommes barbus & imberbes; qui fait naître dans les Isles de Mindoro & de Formose, des hommes à queue, comme des quadrupedes; qui donne aux Naires, dans les grandes Indes, des jambes aussi grosses que le corps d'un autre

homme; qui produit à Guan, l'une des Isles Marianes, des hommes de sept pieds (*k*), peut en produire de neuf dans les terres Magellaniques.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, vous le savez, Docteur, qu'on a contesté l'existence des Géants. D'Herbelot, dans sa bibliothèque Orientale, dit que sous le regne de Nouschirvan cosroès, il parut un Géant de sept coudées. Hérodote raconte qu'on avoit découvert le squelette d'Oreste qui avoit 12 pieds $\frac{1}{4}$ de longueur. Des critiques ont accusé d'erreur Hérodote & d'Herbelot; on a

(k) Voyez Gemelli Careri, Dampier & Cowley.

même osé interprèter les Géants de la Bible, *Goliath* qui étoit haut de six coudées & un palme (*l*); *Og* Roi de Basan, dont le lit étoit de neuf coudées (*m*) de longueur; & cette race de Géants qui étonnoient la terre par leur taille & par leurs crimes avant le déluge (*n*). Des Commentateurs ont cru qu'on pouvoit ne pas prendre ces mesures à la lettre, & qu'elles ne désignoient autre chose qu'une grande taille au-dessus de l'ordinaire.

(*l*) Liv. 1 des Rois.

(*m*) Deut. ch. 3. v. 2.

(*n*) Genes. ch. 6.

Je ne parle pas du ſquelette d'*Orion* trouvé en Candie, auquel Pline ſemble attribuer 46 coudées ; encore moins du cadavre du Géant *Antée* que Sertorius, au rapport de Plutarque, fit déterrer dans la ville de Tanger ; & ſur lequel il reconnut la longueur de 60 coudées.

De pareils faits devoient faire un grand plaiſir à M. Henrion de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres : » il » porta à l'Académie en 1718. » (c'eſt le Sécretaire qui par- » le dans l'éloge du défunt,) » il porta une échelle chro- » nologique de la différence » des tailles humaines depuis » la création du monde juſ-

» qu'à la naissance de J. C.
» Dans cette table M. Hen-
» rion assigne à Adam 123
» pieds 9 pouces $\frac{3}{4}$. d'où il
» établit une regle de propor-
» tion, entre les tailles maf-
» culines, & les tailles fémi-
» nines en raison de 25 à 24.
» Mais il ravit bien-tôt à la
» Nature cette majestueuse
» grandeur. Selon lui, Noé
» avoit 20 pieds de moins qu'A-
„ dam. Abraham n'en avoit
„ plus que 27 à 28. Moyse
„ fut réduit à 13. Hercule à
„ 10. Alexandre le Grand
„ n'en avoit guères que 6.
„ Jules-César n'en avoit pas
„ 5. Et quoiqu'il y ait long-
„ tems que les grands hom-
„ mes ne se mesurent plus à

„ la taille, si la Providence „ n'avoit daigné suspendre „ les suites d'un si prodigieux „ abbaissement, à peine ose- „ rions nous aujourd'hui nous „ compter, au moins à cet „ égard, entre les plus con- „ sidérables insectes de la „ terre. » (*o*)

Au reste il est des esprits si prévenus qu'après la citation d'un fait reconnu pour faux, ils n'en veulent plus entendre d'autres. On sait, par exemple, que ces os énormes qu'on mon- troit à Paris en 1713, & qui furent ensuite promenés en France & en Angleterre com- me s'ils eussent été de Théu-

(*o*) Mem. de l'Acad. Tom. v.

tobocus dont parle l'Histoire Romaine, se trouverent des os d'Eléphant. C'en est assez pour nier toute grandeur extraordinaire. Quoi donc! Parce qu'un Saltimbanque, pour duper les sots, aura montré un Négre qu'il aura teint en blanc, s'ensuivra-t-il que dans le milieu de l'Afrique il n'y a point de Négres blancs?

Les ossemens dont parle le Hollandois Guillaume Schouten dans son Journal, semblent mériter quelqu'attention. Il raconte qu'étant dans le port Desiré, terre Magellanique, il trouva sur la montagne des tas de pierres, qui lui donnerent de la curiosité. Ils couvroient des ossemens humains

à dix & onze pieds de longueur. Il n'y a guères d'apparence que ce fût la sépulture de quelque monstre marin. Un bon esprit qui ne se préviendroit pas diroit du moins avec un Historien moderne qui a déclaré la guerre aux mensonges imprimés : « On a exagéré la grandeur des Patagons qui habitent vers le détroit de Magellan. Mais on croit que c'est la Nation de la plus haute taille qui soit sur la terre.

Il ne s'agit donc plus que de déterminer la taille. Docteur, c'est ce que vos navigateurs viennent de faire. Neuf pieds, qui réduits à la mesure de France, n'en valent que huit & trois pouces. Contentez-vous

de cela, c'eſt un aſſez beau reſte. Cependant de la meſure même naît une nouvelle difficulté.

Des critiques judicieux diſent que les témoins anciens & modernes ne conviennent pas ſur la taille de nos Géants; les uns leur donnant huit pieds, les autres neuf: ceux-ci dix, ceux-là onze & même douze. Signe évident d'erreur ou d'impoſture.

Monſieur Frezier, que j'ai déja cité, prétend que toutes les meſures des différens pays dont on s'étoit ſervi, doivent ſe réduire environ à neuf ou dix pieds de France, quelquefois au-deſſous, plus rarement au-deſſus; ſi bien que les ter-

mes de grandeur pour nos Géants peuvent s'étendre entre huit & dix pieds, comme ils s'étendent de quatre à six, pour les hommes ordinaires.

Pour se défendre de l'existence des Géants, on prend des armes dans l'excellente Histoire Naturelle que votre Isle voudroit bien compter au rang de ses productions. L'Auteur, réfléchissant sur les Géants Magellaniques, s'exprime en ces termes. „ Comme les relations qui en parlent sont „ remplies d'exagérations sur „ d'autres choses, on peut „ encore douter qu'il existe „ en effet une race d'hommes „ toute composée de Géants; „ sur-tout lorsqu'on leur sup-

„ posera dix pieds de hauteur ; „ car le volume du corps d'un „ tel homme, seroit huit fois „ plus considérable que celui „ d'un homme ordinaire. Au „ reste si ces Géants des terres „ Magellaniques existent, ils „ sont en fort petit nombre ; „ car les habitans des terres „ du détroit, & des Isles voisines sont des Sauvages d'une „ taille médiocre. „

C'est ce que M. de Buffon pouvoit dire de plus sensé dans le temps qu'il écrivoit. On sait que les ignorans croient tout sans examen, que les demi-savans nient avec impudence, & que les génies suspendent leur jugement, toutes les fois qu'un Phéno-

mène ne choque pas les Loix générales de l'Univers. Celui qui a pû croire aux Vampirs étoit un sot. Ici je vois un Philosophe qui mesure la Nature, qui n'en trouve pas les bornes, qui craint également d'adopter ce qui n'est pas, & de rejetter ce qui est, qui cherche, qui attend des témoins qui aient vû. Pouvoit-il mieux faire que de rester dans le doute? Il ne devinoit pas en 1744, que des Navigateurs Anglais en 1766, confirmeroient, éclaireroient les anciennes relations.

Et si, selon les règles de la Critique il faut se rendre à des témoins oculaires en grand

nombre, les équipages de deux vaiſſeaux de guerre, Matelots, Soldats, Officiers, qui dépoſent unanimement du tems, du lieu où ils ont vu les Géants, de leur taille, de leur habillement, de leur parure, de leur action du moment, qui ſe ſont meſurés avec eux, qui n'avoient aucun intérêt à mentir; c'eſt une égale néceſſité d'avouer, non quelques individus Géants, comme on en montre quelquefois dans nos Foires; mais une *race*: car une troupe de cinq cents Géants, hommes, femmes & enfans, que le hazard préſente, qui ne ſont pas venus donner un ſpectacle de Foire, forme une race aſſez

considérable ; & qui tient peut-être à une grande peuplade.

La régle que M. de Buffon établissoit pour les termes de grandeur dans l'espéce humaine entre quatre & six pieds, reste juste pour la plus grande partie de la terre. Une race de Géants dans un coin de l'Amérique n'y feroit qu'une très légére exception.

L'objection la plus forte à laquelle vous ne vous attendez pas, Docteur, se tire d'une relation Française qui vous est inconnue, & qui l'est même encore au Public de Paris. La voici.

L'année derniere 1766. deux Frégates Françaises parties le

31 Mai des Isles Malouines où M. de Bougainville formoit un établissement, vinrent mouiller vers la mi-Juin l'une *à la Baye Grégoire*; l'autre *à la Baye Famine.* La premiere, *l'Etoile*, étoit commandé par M. de la Giraudais de qui on tient cette relation, l'autre avoit pour Capitaine M. du Closguyot. Leur objet étoit de couper du bois dans le détroit de Magellan; attendu qu'on n'avoit trouvé ni bois, ni habitans dans les Isles Malouines. M. de la Giraudais mouillé sous le Cap *Gregoire*, embarqua trente hommes de son équipage dans sa chaloupe & son canot, & mit à terre. Des Sauvages Pata-

gons de haute taille se présenterent d'abord au nombre de 20, ensuite de 50, & enfin de 7 à 800, hommes, femmes & enfans. M. de la Giraudais, qui ne s'étoit pas attendu à cette multitude, n'avoit que dix fusils & quelques présens en trop petite quantité pour se concilier la bienveillance des Sauvages. Il jugea donc à propos de retourner à bord, emmenant avec lui ceux de sa troupe qu'on ne pouvoit pas armer; & projettant de renvoyer sur le champ des armes & des présens.

Les douze hommes qu'il laissa avec les dix fusils, furent un peu embarrassés de leur contenance en cas que les Sau-

vages priſſent fantaiſie de les attaquer. On ſe raſſura pourtant, parce que les Sauvages avoient avec eux leurs femmes & leurs enfans qu'ils n'auroient pas voulu expoſer dans un combat. La nuit vint; on la paſſa le mieux que l'on put près du feu qu'on avoit allumé, & toujours en garde contre la ſurpriſe. A la pointe du jour les Sauvages ſe retirerent, à l'exception de douze, emmenant leurs femmes & leurs enfans dans leurs habitations. On paſſa cette journée à chercher des coquillages pour ſe nourrir. Le ſoir, le premier Chef des Sauvages s'obſtina à mener les Français dans ſon camp. Ils y allerent, crainte

de marquer trop de défiance en refusant. Les Sauvages les environnerent, en prenant leur repas dont ils leur offrirent. C'étoit de la moële de vigogne, animal qui tient du mouton & de la chèvre, mais beaucoup plus haut & plus fort, approchant de la forme du chameau, de couleur fauve. Des chansons se mêlerent au repas, mais sur un ton si effrayant qu'elles ressembloient plutôt à des cris de guerre qu'à des expressions de plaisir. L'inquiétude augmenta, lorsque regardant les fusils, ils firent entendre par leurs signes que leurs Ancètres en avoient été tués ou blessés. Un des Chefs, d'un air hagard, & d'une

figure ſiniſtre, écumant de colère, en montrant les fuſils, ſembloit quereller le premier Chef qui traitoit de pareils hôtes ſi humainement. Celui-ci plaidoit ſans doute la cauſe des Français, car il pleuroit en parlant à l'autre : alors M. de Saint-Simon Officier Major de la Colonie Malouine, ordonna à trois ou quatre de ſa troupe de tirer ſur les premiers qui feroient mine d'attaquer; & il fit entendre aux Sauvages qu'il alloit ſe mettre en défenſe. Apparemment qu'une fiere contenance, & encore plus la bonne volonté du premier Chef, les ſauva. Le jour venu, la chaloupe tant deſirée arriva; elle apportoit

du ſecours, des vivres & des préſens qui furent diſtribués aux Sauvages; ce qui les calma entierement. Ils ont apparemment quelqu'habitude du commerce; car ils offrirent de faire des échanges avec l'équipage. Ce qu'ils aiment le mieux, c'eſt le tabac, le cuivre, les couleurs rouges & bleues, les couteaux, les haches & les mouchoirs. Leurs femmes ſont fort blanches, & même jolies & modeſtes, quoique leurs maris ne paroiſſent pas ſe ſoucier de tant de modeſtie; car ils engagent les étrangers à leur faire des careſſes. Elles treſſent leurs cheveux. Elles portent leurs enfans dans des paniers d'une eſpéce d'o-

zier, fort enjolivés, & semblent les aimer à la fureur. Ils ont de très-bons chevaux, & une grande quantité de chiens pour la chaſſe. Ils ſont errans tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Leur caſe, ou plutôt leur tente, ſe forme par quatre piquets plantés ſur une même ligne, auxquels ils attachent des peaux de cheval, qui tiennent à d'autres petits piquets tout près de terre. C'eſt une eſpéce de mur qu'ils oppoſent toujours au vent. Ils ont un premier Chef qu'ils nomment *Capitan*; & ſous ce premier il y en a ſept à huit autres qui commandent à une certaine quantité d'hommes.

Leur vêtement eſt un man-

teau, long de six pieds, six pieds ½. de peau de vigogne.

L'arme dont ils se servent à la guerre, c'est *l'Assommoir*. Cet assommoir est une corde de boyaux de la longueur de six pieds ½. armée à l'extrémité, d'une pierre ronde en forme de boulet, espéce de pierre de touche extrêmement dure.

Une autre arme pour la chasse c'est le *Lacs*, corde de boyau longue de huit pieds, ayant à chaque extrémité un boulet pareil à celui de l'assommoir. L'un est dans la main du chasseur qui donne à cette espéce de fronde le mouvement circulaire par-dessus sa tête, & lance le tout. Le premier boulet va frapper l'ani-

mal, le ſecond avec la corde l'entravé en le jarretant. Et rarement le chaſſeur manque ſon coup, parce que n'ayant pas l'uſage de l'arme à feu, il a été néceſſité à une plus grande adreſſe.

J'ai vû ces deux armes & le manteau chez un particulier (*p*) de Paris qui ſe prête obligéamment à la curioſité de ceux qui veulent connoître l'homme de tous les pays.

Quant à la grandeur de ces Patagons, ce qui fait ici le point capital, la petite taille eſt de 5 pieds 7 pouces, la grande de 6 pieds ½. la moyen-

(*p*) M. d'Arboulin.

ne, c'eſt-à-dire la plus commune eſt de 6 pieds. Voilà, me dit-on, ces Géants dont on fait tant de bruit.

Comment faire pour mettre d'accord des Français & des Anglais ? Eſſayons. La terre des Patagons eſt ſi vaſte & ſi peu connue ! Les anciennes relations ne placent pas tous ces grands hommes dans le même canton. Peut-être avec le tems y découvrira-t-on des choſes encore plus étonnantes. Français ! vous n'avez vu que des hommes de 6 pieds, 6 pieds ½. ſur la côte de la Baye *Grégoire*, les Anglais vous l'accordent ; ne leur conteſtez pas d'en avoir vu de 9 pieds à la pointe

Eſt. Ne ſe peut-il pas même que les Sauvages de la Baye *Grégoire* ne ſoient qu'une race dégénerée des Géants de la pointe *Eſt.* Et alors chacun aura bien vu.

Le vœu de M. de Maupertuis dans ſes Lettres Philoſophiques (art. Patagons) eſt exaucé.

„ Ce n'eſt point donner, „ dit-il, dans les viſions ni dans „ une curioſité ridicule que „ de dire que cette terre des „ Patagons, ſituée à l'extré„ mité Auſtrale de l'Améri„ que, mériteroit d'être exa„ minée. Tant de relations, di„ gnes de foi, nous parlent „ de ces Géants, qu'on ne „ ſauroit guères raiſonnable-

„ ment douter, qu'il n'y ait
„ dans cette région des hom-
„ mes dont la taille eſt fort
„ différente de la nôtre. Ces
„ hommes mériteroient ſans
„ doute d'être connus.

Le même Philoſophe, en recherchant pourquoi les Nains & les Géants ne ſe trouvent que vers les poles, pouſſe ainſi ſa conjecture.
„ Si ce que nous rapportent
„ les voyageurs des terres Ma-
„ gellaniques & des extrémi-
„ tés Septentrionales du Mon-
„ de eſt vrai, ces races de
„ Géants & de Nains s'y ſe-
„ roient établies, ou par la
„ convenance des climats, ou
„ plutôt parce que dans les
„ tems où elles commençoient

„ à paroître, elles auroient été
„ chassées dans ces régions
„ par les autres hommes qui
„ auroient craint des Colosses
„ ou méprisé des Pigmées.

Laissons les Pigmées pour ne voir que les Géants. Lorsque, l'année derniere, la nouvelle de leur existence se répandit dans Paris, une fille de 18 ans dit : *ces Anglais devoient bien en amener un ; il n'y auroit plus rien à objecter.* Oui, lui répondit-on ; mais le Géant auroit il voulu suivre?.. *Eh bien! il falloit le tuer.* Cette jeune fille n'est point cruelle. Mais ne voyant pas ce qu'on pouvoit faire d'un Géant dans la société, elle le mettoit au rang des animaux nuisibles.

On à la même averſion pour les grands génies qui rendent les autres ſi petits. On voudroit les reléguer ſous le pole; & on l'a fait plus d'une fois; à Athènes par l'Oſtraciſme, & ailleurs comme on veut.

En ſuivant cette conjecture, ſi dans les pays anciennement peuplés d'hommes ordinaires, on ne voit pas des races de Géants; c'eſt que l'intérêt général ne leur a pas permis de s'y multiplier. Vous avez actuellement à Londres un Chapelier Géant qui joue un grand rôle à la Proceſſion du Lord-Maire. Qu'on lui cherche une Géante. Il en a paru auſſi en Europe. Qu'on les place dans un canton iſolé où

ils puissent vivre à l'aise, sans être molestés. Je vois bientôt des enfans d'une taille analogue à celle de leurs parens; & avec le tems, des familles & une race; & dans cette race même ne peut-il pas se trouver un écart de Nature, quelques rejettons plus grands qui, en s'accouplant, laisseroient la race originelle au-dessous de leur postérité? Actuellement je demande à tous les physiciens du monde : où est la limite?

Que deviendra la bonne Gigantologie physique de votre Chevalier *Hansloane*, qu'on lit avec plaisir dans les *Transactions philosophiques*, (n° 404)? Il y a réfuté l'existence

des Géants. Que diroit-il à ſes Concitoyens qui lui crieroient : nous avons vu? Ce n'eſt pas la premiere fois que les Savans ſe ſont hâtés de preſcrire des bornes à la Nature, ſans ſon conſentement.

Mais puiſque vous êtes ſi attaché aux Géants, vous auriez bien dû empêcher l'impreſſion d'une plaiſanterie Angloiſe que je viens de lire ſur eux. Vous la connoiſſez ſans doute ſous ce titre, *An account of the Geantz* (*q*). Cette ſatyre ingénieuſe de l'adminiſtration Britannique, ſeul & vrai but de l'Auteur qui ne cherchoit qu'un à propos pour ſervir ſa

(*q*) Relation des Géants.

patrie dans le goût de la liberté Anglaiſe, cette ſatyre n'a point fait tort aux Géants dans Londres; mais elle peut leur nuire à Paris, & nous vous rendrons ce que vous nous avez prêté.

Londres n'a pas voulu croire à notre bête du Gévaudan. J'ai vu votre Ville en graver des eſtampes ridicules, & s'en amuſer, tandis que la nôtre en gémiſſoit. Pourquoi traiterions nous mieux vos Géants?

D'ailleurs, je vous l'ai dit en commençant ma lettre, nous ſommes revenus du merveilleux, il nous a trompés trop ſouvent. Nous reſſemblons à des eſclaves révoltés qui, après avoir briſé leurs chaînes,

l'emportent plus loin que les vrais braves ; nous ne voulons pas même l'examiner.

Mais vous & moi, Docteur, qui examinons & qui nous rendons aux preuves, faisons quelques réflexions sur ces grands hommes. M. de Maupertuis, en souhaitant qu'on vérifiât leur existence, avoit un autre desir bien plus philosophique.

„ La grandeur de leur corps, „ dit-il, seroit peut-être la „ moindre chose à observer. „ Leurs idées, leurs connois- „ sances, leurs histoires se- „ roient bien encore d'une „ autre curiosité.

S'il est vrai, comme je l'apprends, que votre Amirauté vient d'expédier le *Dauphin*

pour ſuivre cette découverte, nous ſerons inſtruits.

L'impatience me prend, il me vient une idée folle; c'eſt d'écrire leur hiſtoire avant d'en avoir les matériaux. Il en eſt peut-être plus d'une écrite dans ce goût-là. Je vais donc tracer leurs mœurs, leurs inſtitutions, leur police, leurs loix, leur gouvernement, leur façon de vivre, leurs Arts; & même bâtir leur Capitale. Il doit être permis à tout le monde de rêver, pourvu qu'on rêve en homme de bien.

D'abord penſez-vous, Docteur, qu'on faſſe un Patagon, comme on fait un homme de cinq pieds à Paris ou à Londres? Ce n'eſt pas avec des mœurs

mœurs corrompues, des excès de débauche, une ſanté uſée, & des infidélités fréquentes, qu'un Patagon approche de ſa Patagone : il la trouveroit dans l'averſion, la langueur & les larmes ; c'eſt avec des mœurs honnêtes, une bonne conſtitution & les ſentimens qui uniſſoient les cœurs dans l'innocence de l'âge d'or.

On écarte de la Patagone, pendant ſa groſſeſſe, tous les objets qui pourroient l'attriſter ; on l'éveille au ſon de quelqu'inſtrument ; on flatte ſes goûts, on l'amuſe ; on verſe la joie dans ſon ame, ſans laiſſer engourdir ſes forces dans l'inaction. La promenade & quelqu'ouvrage d'agricul-

ture, à son choix, les entretiennent. Les Patagons se doutent de l'influence de la mere sur le physique, & peut-être sur le moral de l'enfant; ils voient qu'un arbre bien sain, bien vigoureux, pousse des fruits qui étonnent autant par le volume que par la qualité. Le Patagoneau vient au monde, sa mere l'alaite; nulle autre, selon l'opinion du pays, ne pourroit remplir ce devoir sacré de la nature qui conserve l'enfant & la mere; on ne veut dans la Nation, ni tailles appauvries, ni hommes manqués, ni cagneux, ni noués, ni rachitiques. Si une famille semblable à une pépiniere mal saine, venoit à se rabougrir; elle se-

roit bientôt obligée, par sa dissonnance avec la population générale, de chercher un asyle dans le désert, où elle fonderoit peut-être une race débile de Sauvages de cinq pieds.

Pour prévenir ce malheur, on se garde bien de gêner dans l'enfant la circulation du sang & des humeurs, ou le mouvement des membres. On ne l'emmaillotte point, les Patagons ont pris cette leçon des animaux. Le Bambin, aussi libre que le petit chien, rampe à volonté dans une chambre garnie de natte, où rien ne peut le blesser; c'est son berceau; on le verra dans peu s'élancer vers la mamelle qui le nourrit, s'y attacher en embrassant avec

ſes genoux & ſes pieds l'une des hanches de ſa mere qui, pendant qu'il tette, travaille à ſa fantaiſie, ſans lui prêter le ſecours de ſes bras; on le voit auſſi ſe traîner ſur la natte vers quelque fruit ou quelqu'autre végétal qu'on lui jette. Il ſera bientôt ſur ſes pieds, & on le menera cent fois le jour au milieu d'un pré où il reſpirera un air pur, & où il pourra courir & tomber ſans danger: point d'autre liſière que ſa force naiſſante qu'il eſt important de développer & d'augmenter. On ne raſſemble point autour de lui ces cuiraſſes de l'enfance, bourlets & autres inventions, pour le garantir

de la douleur causée par une chûte. Puisqu'il est homme, son pere veut qu'il apprenne à souffrir & à prévenir les accidens par l'expérience de la peine. On l'élève tête nue, pour armer le cerveau contre les fluxions, les rhumes & les contusions, en endurcissant les os de la tête; pieds nuds aussi, parce qu'un jour peut-être il n'aura pas le tems de prendre sa chaussure pour se sauver d'un incendie, & qu'il se tirera bien mieux d'un précipice avec sa propre peau, qu'avec le cuir roide & glissant des bêtes. Le reste du corps n'est que légèrement & largement vêtu. Point de li-

gature, point d'entraves, rien qui puisse occasionner la stagnation des humeurs.

On l'accoutume par degrés à braver les rayons du soleil, l'humidité de la pluie, & l'aspérité du froid. Tous les jours, à compter celui de sa naissance, il a été lavé dans l'eau froide, & même glacée. D'ailleurs les Patagons, sans être de grands physiciens, n'ignorent pas que le mouvement du sang, plus rapide dans l'enfance, suffit pour l'échauffer. Le froid n'est qu'à l'épiderme.

En même tems qu'on le dresse à toutes les intempéries, on accoutume ses sens à ces grands effets de la nature que la terreur accompagne, ses

yeux à tout voir, ſes oreilles à tout entendre. Le ciel ſe trouble, les vents ſe déchaînent, l'orage mugit. On le mene dans un jardin, on chante, on danſe autour de lui; on admire les éclairs, comme nous admirons les fuſées: on compte les coups de tonnerre, comme nous comptons ceux du canon dans une réjouiſſance publique. On en deſire encore; on eſt fâché de n'en plus entendre; & on rentre, parce que la fête finit. On lui dira un jour que le tonnerre peut tuer, comme il arrive une ou deux fois par an; que quelqu'un eſt écrâſé par la chûte d'un arbre, d'un rocher ou d'une maiſon; mais ce n'eſt

pas le tems de raisonner, c'est celui d'agir. On n'a garde de le tenir assis ou couché : lorsqu'il veut se mouvoir, on l'éleve debout.

Chaque jour le voit se fortifier & grandir; & le pere, toujours instituteur, profite de tout pour lui donner des nerfs, de l'agilité & de l'adresse. Ce déjeûné que l'enfant appète, est suspendu à un arbre dans un panier; il faut ou l'abattre avec une pierre lancée par la fronde ou avec une fléche, ou grimper à l'arbre. Ce végétal, d'une saveur agréable qui flatte son goût, est enfoui dans la terre; il faut l'arracher avec la bêche. Cet oiseau qu'il veut avoir pour son amuse-

ment, il le gagne à la course; un fossé rempli d'eau le sépare d'un camarade de jeu; c'est un saut à faire. Une autrefois il s'agit d'un mur qui l'empêche d'aller à sa mere; il n'ira qu'en le franchissant. Il voit son pere s'armer pour une chasse; il brûle de le suivre: si le pere se rend à ses instances, il le mene au pied d'un rocher, le précède dans un sentier escarpé & raboteux, s'élance de pointe en pointe, se retourne & le voit sur ses pas... Courage, mon fils; tu seras digne de moi. C'est le Centaure *Chiron* qui élève Achille. Il lui apprend aussi à porter des fardeaux, à connoître les leviers, à ébranler des

corps, à enlever des maſſes; à ne point diſtinguer dans l'emploi de ſes bras la main droite de la gauche.

Toute l'éducation Patagone eſt une gymnaſtique continuelle, qui fortifie les fibres par la continuité & l'âpreté des exercices, qui durcit les muſcles, qui ajuſte les organes aux objets de leurs actions, qui donne également la ſoupleſſe & la réſiſtance, qui accoutume le corps à tout faire & à tout ſouffrir.

Docteur, auroit-on réſolu dans votre Iſle d'être Patagon en quelque choſe? Vous plongez vos enfans, à leur naiſſance, dans la Tamiſe, comme Thétis plongea le ſien dans le Styx:

bain ſalutaire que vous répétez ſouvent. Vous ne les emmaillottez point ; & au lieu de ces habits de *Huſſard* ou de *Pierrot*, qui gênent ſi joliment les nôtres, vous leur donnez de larges jacquettes de mauvaiſe grace, & toujours tête nue; c'eſt ainſi que j'en ai vu des pépinieres, à toute heure, ramper, courir, ſauter dans le parc *Saint-James*. Il y a bien pis : je me rappelle que, dans mon voyage d'Italie, je rencontrai à Gènes votre chef d'eſcadre, M. *Hariſſon*; il eut la politeſſe de m'inviter à voir ſon eſcadre. Le vaiſſeau qu'il montoit, étoit par lui-même un objet de curioſité, le *Centurion*, qui avoit fait le tour du

Monde, bravé tant de tempêtes, & allarmé l'Espagne sous les ordres de l'Amiral *Anson*. Au milieu de nos propos dans la Chambre du Conseil, entrerent deux enfans avec le tablier de fatigue, couverts de sueur & de gaudron, vrais *Mousses*. Ils venoient saluer le Commandant; & ce fut avec un air de confiance & presque de familiarité. Qui sont ces élèves? lui dis-je.... *L'un est le neveu de l'Amiral Hervey, & de Mylord Bristol : l'autre m'appartient*..... & quel sera leur premier grade? *Matelot, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils arrivent au Commandement.* Ils nous quitterent pour grimper aux mâts. Vous voilà un peu Patagons.

Vous me direz peut-être qu'ainsi furent élevés chez nous *Ducasse*, *Jean Bart* & *Duguétrouin.* Ces hommes dans qui la vigueur de l'ame répondoit à celle du corps, c'étoient des Patagons sans ayeux & sans conséquence.

Je serois plus embarrassé si vous m'objectiez le Maréchal de Saxe qui eût renversé un athlete comme il battoit les ennemis : pourvu de la force du Dieu Mars, comme il en avoit l'air, sans doute vous en feriez honneur à une éducation dure & laborieuse. Soit, mais enfin il venoit du Nord. Les enfans du Midi ne demandent-ils pas d'être traités comme leurs peres, avec tous

les ménagemens de la déli-
cateſſe ?

Quant aux inſtitutions morales de la Patagonie, elles ont pour objet toutes les vertus ſociales : on ne ſe contente pas, dans le vaſte collége d'éducation, de dire aux enfants : ſoyez juſtes, humains, généreux, reconnoiſſans, patiens, laborieux, tempérans, obéiſſans aux Loix, aux Magiſtrats, au Prince. On les met journellement dans le cas de la pratique. Un éleve fait un emprunt ; il faut rendre au jour convenu. Un autre manque de quelque choſe ; c'eſt à qui ſe retranchera pour lui donner. Celui-ci a reçu un bienfait ; s'il y paroit inſenſi-

ble, s'il ne le publie pas, il eſt noté. Celui-là tombe malade ; s'il eſt doux & patient, on s'empreſſe autour de lui : s'il marque de l'humeur & de l'impatience, on ne lui laiſſe que les ſecours abſolument néceſſaires. On ne permet à aucun de ſe faire juſtice à lui-même. Mais ſi le fort s'aviſoit de maltraiter le foible, le châtiment ſeroit très-ſevère. Il y a des Juges, choiſis dans cette jeuneſſe même, pour prononcer ſur toutes les fautes, & tous les différends. On crée auſſi un Prince, l'image de celui qui commande à la Nation : Ecole d'obéiſſance & d'amour. Le grand livre qu'on lit le plus, c'eſt celui des Loix,

qu'on applique en petit à l'inſtitution des Adoleſcens. Dans le voiſinage du Collége eſt un grand terrein où tous les éleves cultivent à des heures marquées, afin de les accoutumer au travail, & à connoître la terre avec ſes productions. Dans les heures de délaſſement, on les entend chanter des chanſons héroïques, à l'honneur des Patagons qui ont donné de grands exemples à la patrie. On ne préſente à la jeuneſſe que des idées priſes dans le bien commun, & dans la nature.

Les Patagons n'ont aucune tradition de revenans, de ſorciers, de ſonges myſtérieux, d'horoſcopes, de nombre fa-

tal, de jours malheureux. Voilà pourquoi leurs enfans n'ont pas l'imagination troublée par la crainte. On ne leur parle que des vrais dangers, pour les éviter.

Ce cheval plus fort que toi, peut t'emporter; apprends à le subjuguer. Une bête féroce te poursuivra peut-être; apprends à t'en défendre; ou cours plus vite qu'elle, ou gagne la cime d'un arbre, ou attaque & tue. Ce bateau qui te porte sur un fleuve, peut s'entr'ouvrir; il est possible encore que tu ne trouves ni pont, ni bateau; ou qu'enfin tu voyes un de tes freres emporté par un courant, tu voudras le sauver: apprends donc à nager. On en dit au-

tant à une jeune Patagone pour tous les périls qui ſont communs aux deux ſexes, afin d'en diminuer la ſomme autant qu'il eſt poſible.

Les Patagons ont une capitale plus étendue que la plus grande ville de l'Europe : mais il s'en faut beaucoup qu'elle ſoit auſſi peuplée.

Elle eſt traverſée par un beau fleuve qui a des ponts d'une longeur & d'une élévation prodigieuſe. Des Ediles, ſans goût, avoient permis de bâtir des maiſons ſur ces ponts; la poſtérité les a abbatues, rien ne s'y reſſent de la magnificence des Arts. Mais tout y eſt commode; des rues très larges, propres, & alignées;

de vaſtes marchés en grand nombre; des fontaines abondantes diſtribuées dans tous les quartiers ; & des bains publics, édifices immenſes, qui, en décorant la ville, offrent à tout le monde la propreté & la ſanté.

Dans la perſuaſion que les villes où les hommes s'entaſſent, comme des fourmillieres, ſont le goufre de l'eſpéce humaine, que les races y périſſent ou dégénèrent, ils ont mis la campagne dans la ville ; ce qui donne beaucoup de ſalubrité. Chaque maiſon iſolée, ſans étages, a ſon parc & ſon jardin; maiſons de bois, dont les murs fort épais ſont conſtruits de groſſes poûtres bien emboëtées les unes dans

les autres ; quoiqu'ils ayent des carrieres en abondance. C'est qu'ils prétendent que, de la pierre & du mortier, fort sujets à ressuer, il se fait une transpiration continuelle de vapeurs insensibles qui, à la longue, donnent des maladies de poitrine, ou de nerfs. Et ils veulent toujours avoir des poulmons & des nerfs. On n'emploie la pierre qu'aux Edifices publics.

Tout ce qui peut corrompre l'air est soigneusement écarté. Des Patagons charitables, mais peu éclairés, avoient bâti des hôpitaux dans la ville. Il se trouvoit que le voisinage remplissoit la Liste de mortalité, plus que les autres quartiers. On relégua les

hôpitaux hors des murs ; & les malades mêmes y gagnerent par des convalescences plus promptes. On ne s'avise pas d'en mettre deux dans le même lit ; encore bien moins cinq & six. On croiroit être inhumain, en exerçant l'humanité.

Des Patagons voyageurs avoient rapporté une maladie étrangere qui s'étoit tellement naturalisée qu'elle enlevoit un septième de la Nation. On avoit tenté inutilement d'en détruire le venin ; on imagina d'en ôter le danger, en le communiquant, après avoir préparé les sujets. Sept à huit mille épreuves heureuses dans la Capitale ont fait adopter cette pratique. Et on a bâti

un nouvel hôpital pour ceu: qui veulent ſe ſouſtraire, eu: ou leurs enfans, à l'inquiétu de & au danger.

Les Patagons ne connoiſſen que la Médecine de la Nature Ils n'ont jamais cherché cell de l'Art, trop peu éclairés pou pénétrer dans les Syſtèmes & les formes. Avares de leu ſang, qu'ils regardent comm la ſource de la vie, ils diſen qu'il faut le purifier, & nor pas le tirer. Chaque Citoyen avec quelques ſimples & l: diète, eſt le Médecin de ſ: famille, comme Caton l'étoi de la ſienne; & s'il eſt embar raſſé, il appelle ſes voiſins Les Patagons ſe conſoleroien aiſément de leur ignoranc

ſur la Médecine, s'ils ſavoient qu'elle n'a preſque fait aucun progrès depuis deux mille ans. Ils ne raiſonnent guères, ils obſervent. La partie de la Médecine qu'ils eſtiment le plus, c'eſt l'*Hygiène* qui prévient les maladies par l'exercice, la tempérance, & la joie.

Je cherche le terme ordinaire de la vie des Patagons; à en juger par la régle commune que tout animal vit ſix à ſept fois autant de tems qu'il en a employé dans ſon accroiſſement; comme ces grands corps croiſſent juſqu'à trente ans, on peut préſumer que leur extrême vieilleſſe eſt environ à 210; & alors les forces étant uſées, les ſens

émoussés, ils meurent ordinairement sans regretter la vie; parce qu'ils la font consister dans l'action, & la jouissance.

Une piété mal entendue pour les morts, qui sont fort indifférens sur leur derniere demeure, les faisoit enterrer dans l'enceinte de la ville. On représenta que la corruption des cadavres pouvoit infecter les vivans; & que, quand même la chose ne seroit pas démontrée, le seul soupçon suffit dans un si grand intérêt. Le premier des Tribunaux, celui de la santé, publia une défense qui fut beaucoup louée, parce qu'elle fut exécutée. Il eut peut-être encore mieux fait d'ordonner qu'on

qu'on brûlât les morts, comme furent brûlés dans l'ancienne Rome *Adrien*, *Trajan* & les *Antonins* qui valoient bien des Patagons. Mais enfin le point capital étoit d'ôter l'infection de la ville.

Les Patagons, qui n'aiment pas qu'on les enterre tout vivans, furent effrayés, il y a environ un siécle, par quelques morts qui sortirent du tombeau. Quels sont donc les vrais signes de mort, se demandoient-ils les uns aux autres? Il fut décidé que le seul signe non équivoque est la putréfaction; & en conséquence, au lieu d'inhumer dans l'espace de 24 heures, on prolongea le tems, jusqu'à l'apparen-

ce du ſigne. L'abus étoit ancien; mais chez cette Nation Coloſſale, qui a plus de gros bon ſens que d'eſprit, le tems ne conſacre pas les abus.

Il y a une ſaiſon dans l'année où l'on ne ſe nourrit que de végétaux & de poiſſons, afin de donner le tems aux animaux de ſe régénerer, & de réparer l'eſpèce. Cependant, en faveur des ſantés foibles, on permet aux hôpitaux de vendre des ſubſtances animales, avec une affiche qui en fixe le prix & la bonne qualité; & à la fin on lit ces mots, *ſi le Public ſe plaint, plus de privilége.* Il paſſe en d'autres mains.

Dans une ville ainſi conſ-

truite & policée, voulez-vous savoir la façon de vivre d'un Patagon? Je dis même d'un Patagon de bonne compagnie; il s'est couché avec le Soleil, il se leve avec lui. Il respire, dans les beaux jours, la fraîcheur du matin, & la pureté de l'air. Le plaisir, avec la santé, vient au devant de ses pas. Les Forêts & les Côteaux embellis par l'Aurore, les arbres couronnés de fleurs ou de fruits, la verdure plus touchante, les troupeaux qui bondissent, les ruisseaux qui semblent se jouer autour d'eux, les oiseaux qui chantent le retour de la lumiere, toute la Nature qui s'éveille & sourit, jette de la sérénité dans

ſon ame, & du baume
ſon ſang.

Point de jour où il n'ex
ſes forces par quelque tra
ſouvent par l'Agricultur
toujours en plein air. Il
qu'un air libre, ſur-tout
la ſaiſon où il eſt chargé
parfums de la Nature, eſt
ſain que celui d'une chan
S'il ſe promène, c'eſt tou
à pied; afin que toute l'
nomie animale ſe reſſent
mouvement ſi néceſſaire
tranſpiration des humeurs
frimats de l'Hiver, la ne
les glaces ne l'arrêtent
Accoutumé dès le berce
toutes les variations, à t
les impreſſions du clima
s'eſt, pour ainſi dire, cu
de ſa propre peau.

Il n'a point d'heure réglée pour ses repas, convaincu par l'expérience journaliere, que le plaisir est fondé sur le besoin il attend la faim; & il vit plus de végétaux que de cadavres, parce qu'il a remarqué que les oiseaux & les quadrupèdes carnivores sont ordinairement fort maigres; & d'ailleurs il a quelque peine à tuer les animaux.

De tous les hommes qui vivent en société, c'est lui qui se rapproche le plus de l'homme de la Nature. Les arts de luxe ne l'ont point instruit. Il éprouve que l'eau appaise sa soif. Le vin se vend chez les Apothicaires comme remède aussi-bien que toutes les li-

queurs fermentées. Il sait que le lait le rafraîchit; que les mets les plus simples le nourrissent & flattent son goût; que la peau des animaux le couvre, qu'un cheval l'empêche d'épuiser ses forces dans une longue course. Avec un collier de métal, & quelques plumes, il se croit très-paré: telle est à-peu-près la liste de ses besoins.

Ce qu'il aime passionnément, c'est la vie domestique, sa femme, ses enfans, leur éducation, leur tracas même, ses serviteurs, des repas champêtres avec sa famille, tantôt dans une Forêt où les rayons du Soleil ne percent pas, tantôt dans dans un Vallon à la

source d'un ruisseau, une autrefois au sommet d'un rocher, d'où il découvre un vaste horison. Tout l'intéresse avec les siens. Il ignore les visites froides de politesse. Il ne connoit que celles d'affaire, d'humanité ou d'amitié. Sa maison est toujours celle où il se trouve le mieux; parce qu'il y régne, il y aime, & il y est aimé. D'ailleurs, il n'y est pas resserré, étouffé, comme nous le sommes dans les nôtres. Un jardin, un parc, des animaux, tout cela entre dans son bonheur. Il ne sent que des passions douces : point d'ambition que celle d'un bonheur facile en se livrant à la Nature qu'il suit pas à pas. Si on veut

le tirer de cette tranquillité pour les affaires publiques ; comme les places ne ſont qu'onéreuſes, c'eſt un ſacrifice qu'il fait à ſa patrie ; & il revient à la vie privée le plutôt qu'il eſt poſſible. Sa famille eſt, pour lui, une ſource inépuiſable d'agrémens.

Ce n'eſt pas que les Patagons n'aient auſſi des plaiſirs publics, des Cirques, des Amphithéâtres, où les jeunes Patagons diſputent des prix à la courſe, au ſaut, à la lutte, au manîment de l'Arc, de la fronde, à qui portera un plus grand poids, à qui combattra le mieux une bête féroce. C'eſt-là auſſi que les jeunes Patagones étalent leurs attraits in-

génument & fortement prononcés. Leur taille eſt belle, ſans avoir été contrainte dans une boëte de baleine, ou forcée par une croix de fer. Ce jour eſt un des plus beaux de leur vie ; puiſqu'elles diſtribuent les couronnes, & choiſiſſent leur époux qui doivent être âgés au moins de 28 ans, par la raiſon que la Nature à ſes tems marqués pour les fortes productions. La diſparité des familles n'empêche aucun mariage ; tous les Patagons ſe croyant également nobles, ou du moins pouvant s'anoblir en ſe diſtinguant. Quant à la fortune, chacun la trouve dans le travail & la frugalité. Ce qui forme un empêchement

légal, c'eſt la grande inégalité des âges. La Nature, diſent-ils, a ſéparé à jamais le Printems & l'Hiver.

Vous me demanderez peut-être s'ils ont quelque ſpectacle qui reſſemble à nos Comédies, nos Tragédies, nos Opéra. Leur Opéra n'eſt point en action, tout en récit. On y chante la beauté du Soleil, le renouvellement des ſaiſons, la fécondité de la terre, l'amour conjugal, l'accroiſſement de la population annuelle, l'amitié, la fraternité, l'amour de la patrie, les héros qui ont inventé la charrue, le moulin, l'Art de bâtir, la langue, l'écriture, la navigation, &c.

Dans la Tragédie, les personnages sont ordinairement d'anciens Géants qui vouloient tyrannifer les autres, parce qu'ils étoient plus grands & plus forts. La cataſtrophe eſt toujours la punition de ces méchans.

Dans la Comédie, il ſemble que les Patagons n'aiment pas à rire de leur propre Nation: & comme ils ont vu de petits hommes, ils en ont même quelques uns, comme en Europe on a des Nains; ils ſe plaiſent à les mettre ſur la ſcène en ſe meſurant avec eux. Par exemple une Patagone prend un homme de cinq pieds ſur ſes genoux, lui prodigue ſes grandes careſſes, lui demande

un fruit qui croît à la cime d'un arbre extrêmement élevé. Le petit homme qui n'a ni la force, ni l'agilité du pays, regarde & désespere. On lui donne une coignée pour abbattre l'arbre: il succombe sous le poids. Arrive une bête féroce... Ah! cher amant, défends moi, s'écrie la Patagone... il saisit un Arc: mais il ne peut l'armer, ni le soutenir. La Patagone est obligée de fuir en emportant son défenseur sous son bras. Dans une autre scène, il s'agit de disputer un prix en franchissant un petit fossé plein d'eau, large seulement de 30 pieds, il s'élance & tombe au milieu. On lui offre sa revanche dans

un combat contre un petit Patagon qui n'a encore que fept pieds & demi de hauteur. Celui-ci le renverfe d'un coup de poing; & plus il fe fâche, plus on rit de fa petite colere.

Le Patagon, par fa taille majeftueufe, eft un peu porté à méprifer les hommes de la nôtre: mais il leur fait du bien en s'en amufant. La Nation ne défefpere pas d'avoir bientôt des Comédies d'un meilleur goût; car les *beaux efprits* qui ont déja imaginé la Tragédie & l'Opéra, s'occupent actuellement du Théâtre Comique. Mais comme ils ont de l'humeur, & fe querellent à outrance, on craint que ces querelles ne retardent l'ou-

vrage : cependant il y a quelque chose à gagner en attendant ; car ces querelles même donnent la comédie au public.

Ce qu'il y a de plus singulier dans les spectacles des Patagons ; c'est que sans avoir lû ni Vitruve, ni le Palladio, sans avoir vu de modeles, ils ont construit des salles d'une forme elliptique, si bien coupées, si bien proportionnées à l'œil & à l'oreille, que tous les spectateurs peuvent voir & entendre des points les plus éloignés. Le parterre y est assis comme les loges ; parce que, disent-ils, il ne faut pas appeller les Patagons au plaisir pour les fatiguer. Le théâtre est plus

ſpacieux qu'une de nos ſalles ; celle de la Capitale eſt immenſe, & il faut bien qu'elle le ſoit pour raſſembler trente mille Géants ; c'eſt à-peu-près le nombre des habitans en y comprenant le peuple ; car le peuple partage tous les plaiſirs publics. Plus l'on travaille, plus l'on a beſoin de délaſſement, diſent ceux qui gouvernent ; & un plaiſir que le peuple ne partage pas, n'eſt point un plaiſir publio. Malgré cette grande affluence, il n'y a jamais le plus petit embarras, ni à l'entrée, ni à la ſortie ; parce que la ſalle ſe préſentant avec de grandes portes, eſt au centre d'une place très-vaſte, environnée de larges rues.

L'architecture en est rustique; mais avec un air de majesté, à cause de l'élévation & de la grandeur des masses.

On ne voit point de pauvres ni dans les rues, ni dans les temples, ni sur les chemins, parce que tout le peuple est occupé à l'agriculture ou aux autres Arts de nécessité, & si quelqu'un refusoit le travail, pour vivre aux dépens des autres, on l'y forceroit dans des établissemens faits pour cela. Celui qui ne peut plus travailler, reçoit sa nourriture sans la mendier & rougir. Ce travail universel fait la richesse des familles, comme celle de l'Etat. Assurées de trouver leur subsistance au bout de leurs

bras, & le travail étant honnête pour tout le monde, elles ne craignent point d'être trop nombreuſes. Plus la Nation ſe multiplie, plus l'on défriche ; ſi bien que c'eſt toujours une joie lorſqu'il naît un Patagon.

La crainte de troubler la paix domeſtique par la rivalité de pluſieurs épouſes, a fait rejetter la Polygamie : mais en cas de ſtérilité, de maladie habituelle, ou d'incompatibilité d'humeur, la loi a permis le divorce ; & il en arrive fort peu. Quant aux enfans, l'Etat y pourvoit, fallût-il prendre ſur les tributs.

Les tributs ſe levent en nature, au tems de la récolte, ſur le champ même qui a pro-

duit. Par ce moyen chacun paye à tems; & cette portion de l'Etat, mefurée non fur l'étendué, ou la qualité du champ, mais fur la production réelle, fe trouve toujours jufte. Il ne refte qu'à la convertir en monnoye du pays, pour la faire paffer au tréfor du Prince. C'eft fon affaire. Voilà tout le fyftême d'impofition; & perfonne ne fe plaint.

Les Patagons n'ont point de commerce extérieur: ne connoiffant que le néceffaire qui fe trouve partout, ils ne devinent pas ce qu'un commerce étranger pourroit leur apporter. Cependant ils ont coupé leur pays par une multitude de canaux qui femblent

roit annoncer un peuple commerçant ; ce sont des canaux d'arrosement qui distribuent l'eau à volonté dans les terres, en même tems qu'ils donnent une communication facile d'une Ville à une autre, surtout à la Capitale ; & si l'on fait attention à l'embellissement d'un pays, comme ils sont bordés d'arbres, c'est la beauté la plus naturelle.

Les Patagons ne connoissent pas la guerre civile. Ils ne sont pas assez civilisés pour se battre & s'égorger entr'eux ; mais ayant éprouvé que les guerres étrangeres, quoique moins funestes ; avoient cependant attiré un déluge de maux sur la Patagonie, ils statuerent, dans

une aſſemblée générale de la Nation, que déſormais on ne connoîtroit plus que la guerre défenſive.

Au reſte, point de troupes ſur pied en tems de paix. La Nation craindroit que des ſoldats, toujours armés & ſoudoyés, ne ſe changeaſſent en ſatellites, aux ordres de l'ambition, pour opprimer leurs freres : exercé aux armes & aux travaux, tout Patagon eſt ſoldat. Le champ qu'il cultive, il ſait le défendre.

Il y a un ordre de Patagons fort conſidéré. Il eſt compoſé de ceux qui ont bien mérité de la patrie; c'eſt une victoire qu'ils ont décidée; c'eſt un grand terrein qu'ils ont défri-

ché; ce ſont des eaux croupiſſantes qu'ils ont fait couler; c'eſt une culture meilleure qu'ils ont imaginée; c'eſt un art de néceſſité qu'ils ont perfectionné; c'eſt une maladie populaire dont ils ont trouvé le remède. Ils ſont entretenus aux frais de l'Etat, & ils ont des places marquées dans toutes les aſſemblées publiques. Nobleſſe purement perſonnelle: leurs enfans auroient bien voulu jouir des mêmes privilèges & vivre dans la conſidération, ſans rien faire; mais le beſoin les a forcés au travail, & ils tâchent de ſe diſtinguer, pour devenir auſſi nobles que leurs peres.

Si parmi ces Nobles il s'en

trouve qui attirent encore plus les regards de la Nation par des vertus ſublimes, par des talens tout-à-fait extraordinaires, on leur donne un collier de topaze & de grandes poſſeſſions. Voilà les grands de la Nation, & comme ils ſont obligés de faire les honneurs de la Capitale, par des feſtins & des fêtes; ils ſont ordinairement très-économes, afin de pouvoïr être juſtes, généreux & magnifiques.

Me demandez-vous la maniere dont les grands font leur cour au Prince? Ils ne s'offrent à ſes regards que pour lui procurer l'occaſion de faire du bien; en ſorte que s'il ſe trouve ſeul, il eſt aſſuré que perſonne

ne souffre, & alors il se livre avec autant de goût que les particuliers aux douceurs de la vie privée.

Les Loix l'obligent pourtant à s'en séparer pendant trois mois de l'année, qu'il emploie à visiter toute la Patagonie, pour voir par lui-même s'il n'y a point de pièce qui se dérange dans le systême général. Il mene avec lui son successeur qui s'instruit en apprenant à connoître le pays, les hommes & leurs travaux. Pour les loix, on l'en a nourri dès qu'il a pu penser.

C'est dans les assemblées de la Nation qu'on fait les loix, & on ne touche aux anciennes que dans le cas où elles ne sont

plus applicables au tems présent. Les Patagons, dès leur origine, n'étoient ni injustes, ni féroces; au contraire, ils se piquoient de justice & d'humanité: cependant ils suivoient des loix barbares, sans se douter de leur barbarie. On ruinoit par la forme de la justice, ceux qui demandoient justice; on punissoit avant la conviction; on torturoit, on rouoit, on brûloit, on empaloit, parce que c'étoit la mode. Un vieux Patagon, d'une excellente judiciaire, après s'être signalé dans la Magistrature, rédigea un nouveau Code qui fut adopté avec acclamation. Il a pour titre : *Bon sens des Loix*. En voici quelques articles.

Avant

Avant la réformation il y avoit plusieurs degrés de Jurisdiction; en sorte qu'il falloit gagner deux ou trois fois la même cause; c'étoit une chaîne de longues inquiétudes, & d'interruption de travail pour aller se défendre au loin. *Ignorez-vous*, dit le vieux Patagon, *que la célérité de la Justice est aussi nécessaire que la Justice même; & que le Juge ne sauroit être trop près de la chose à juger?* Il fut entendu; chaque territoire habité, ville ou village a son Tribunal en dernier ressort: encore arrive-t-il que l'arbitrage termine plus de procès que les Tribunaux, & c'est ce que les Juges souhaitent le plus.

Avant la réformation, les frais de Justice étoient si accumulés, que la plûpart de ceux qui gagnoient leurs procès, avouoient de bonne foi qu'ils auroient plus gagné en abandonnant la chose en litige. *Qu'importe au plaideur*, dit le vieux Patagon, *d'être ruiné par la justiee ou l'injustice. Ce que je vois de raisonnable, ce seroit d'entretenir décemment tous les Ministres des Tribunaux aux frais du public; puisqu'en travaillant pour lui, ils ne peuvent pas cultiver leur champ. Il fut donc etabli que désormais la Justice seroit aussi pure que la lumiere du soleil.*

Avant la réformation, il y avoit des coutumes locales

en place de Loix. On pouvoit avoir tort dans un lieu, & raiſon dans un autre. *La raiſon eſt une*, dit le réformateur. *On ne donne pas deux diſciplines à la même armée.* Il n'y eut plus qu'une Loi univerſelle; comme on avoit de tout tems le même poids & la même meſure, afin que le vendeur fripon ne pût pas tendre des piéges à l'acheteur de bonne foi. Enfin dans le civil ſi quelqu'un intente un procès injuſte, il eſt condamné à une amende.

Le Code criminel étoit bien plus extraordinaire. Un délit armoit la Juſtice. On jettoit l'accuſé dans un cachot très-dur pour tous les beſoins de la vie, infect, mal-ſain, déſeſpérant par ſon

obſcurité. *Eh ! ſavez-vous s'il eſt coupable*, dit le réformateur; *ne faut-il pas le convaincre avant que de le punir ? la priſon doit être ſûre, & non pas dure.* Docteur, qui aimez la raiſon & l'humanité, vous verriez à préſent dans une priſon Patagone, un accuſé qui, à la liberté près, eſt auſſi bien que chez lui ; il a même deux amis, ou deux parens, à ſon choix, pour compagnie.

Avant la réformation, on ne ſe preſſoit pas de juger l'accuſé. Cent prétextes en éloignoient le moment; quelquefois au bout d'un an, deux ans, il voyoit encore le glaive de la Juſtice ſuſpendu ſur ſa tête. *Mais ſi par hazard c'étoit une*

méprise, s'il n'étoit pas coupable, dit le nouveau Code, *une longue détention blesseroit la Justice & les entrailles fraternelles des Patagons*. On statua que tout accusé seroit jugé dans la révolution d'une lune. Espace beaucoup trop long, ajoûte la Loi, pour le courant des choses.

Avant la réformation, tout se passoit dans le secret; interrogatoire, déposition de témoins, confrontation, jugement; comme si la Justice, cette reine majestueuse des peuples, redoutoit le grand jour. Le nouveau Code interpelle les Juges en ces termes: *Si l'accusé est votre justiciable, vous lui devez tous les moyens*

de se défendre; & à vous-mêmes l'honneur de l'intégrité. Puisque vous êtes hommes, vous pouvez vous prévenir : savez-vous si du public il ne sortiroit pas quelque rayon de lumiere qui vous éclaireroit? Ce faux témoin qui ose se parjurer dans le secret, auroit peut-être du remords à la face de la Nation. Un innocent timide peut se troubler, & avoir l'air d'un coupable : donnons lui un conseil qui le rassure, qui réponde même pour lui. Quand il s'agit de détruire un Patagon, si le crime n'est pas aussi clair que le soleil, il faut du moins qu'il le soit assez pour que tous les Juges soient du même avis.
Le voile du préjugé se déchira; les liens de l'usage se rompi-

rent, & les Juges, en ſuivant la nouvelle procédure, appellerent le public à leurs ſentences.

Avant la réformation, les Juges, pour arracher l'aveu de l'accuſé, lorſque les preuves n'étoient pas ſuffiſantes, employoient les tortures: *ne ſentez-vous pas*, crioit le réformateur, *que la Loi ne doit pas tourmenter avant le Jugement; que le tourment eſt certain, tandis que le crime ne l'eſt pas? & ſi ce malheureux qu'on diſloque, qu'on dechire, qu'on brûle à petit feu, ſe trouve innocent, ô humanité! ô nature!* Les Tribunaux avoient de la peine à ſe rendre, dans la crainte de laiſſer échapper le crime; mais il arriva pen-

dant la difcuffion, qu'un coupable vigoureux, en niant obftinément, fut fauvé; & un innocent, d'une complexion foible, en avouant pour finir fes douleurs, fut exécuté. On grava fur l'airain le fait & la Loi qui abolit la torture.

Avant la réformation, les peines capitales étoient fort communes. On avoit fait mourir quantité de domeftiques qui avoient volé quelques bagatelles à leurs Maîtres; & les Maîtres, dans l'appréhenfion d'être en horreur à tout le voifinage, ne vouloient plus dénoncer leurs ferviteurs. Nous vous les livrerions, fi vous vous contentiez d'un châtiment modéré, & ils n'iroient pas voler ailleurs.

Quant aux voleurs qui forçoient les maisons ou qui extorquoient sur le grand chemin, il n'étoit jamais question de leur faire grace de la vie. Cependant les vols ne diminuoient point. *La Loi*, dit le rédacteur, *n'inventa les supplices que pour le bien de la Société. Cent voleurs vigoureux qui, sous une discipline de fer, défricheroient une terre inculte; dessecheroient un marais, creuseroient un canal, ouvriroient un chemin, serviroient l'Etat par leur supplice; & ces exemples vivans & permanens corrigeroient mieux que le spectacle d'une mort qui passe en un moment.*

Il y avoit un autre abus très-

préjudiciable à la sûreté publique. On faisoit subir la même peine à celui qui voloit sur un grand chemin, & à celui qui voloit & assassinoit. De-là tous les voleurs de grand chemin devenoient assassins. Le rédacteur, qui partoit toujours de la Loi primitive du bon sens, fit observer *que la Loi doit mettre des gradations dans les peines, comme il y en a dans les délits; & que c'est en menant les hommes par degrés, qu'on vient à bout de faire de grandes impressions sur eux, pour les éloigner du crime.* Le simple voleur fut donc condamné aux travaux publics.

La peine de mort fut réservée au meurtre, mais elle souf-

frit beaucoup de difficulté pour en déterminer le genre. L'habitude avoit donné aux Tribunaux un penchant décidé pour les supplices atroces ; dans la persuasion que l'atrocité seule, pouvoit arrêter les grands crimes. Ce qui les confirmoit encore dans cette opinion ; c'est qu'un Patagon, après quelques entretiens avec un Espagnol chez les Chonos, avoit rapporté que, dans notre continent, des peuples très-éclairés usoient de cette rigueur..... *Ciel!* s'écria le vieux Patagon, *ôte nous ces funestes lumieres : il ne faut pas mener les hommes par les voies extrêmes, essayons si leur esprit peut être autant frappé par les*

peines modérées, qu'il l'est à présent par les grandes. Je suis convaincu que les peines atroces, sans être plus utiles, laissent sur une Nation une tache de barbarie. Il avoit montré tant de raison dans tout le reste, qu'on ne craignit pas de se tromper avec lui. C'est depuis ce tems-là qu'on se contente de noyer ceux qui ont répandu le sang humain; & comme les crimes ne se sont pas multipliés, on a été pleinement convaincu que l'atrocité des peines est au moins inutile. Le jour de l'exécution, spectacle fort rare, la frayeur est si générale que chacun se tient renfermé chez soi pour ne pas voir périr un Patagon.

Tous les Jugemens, comme je vous l'ai dit, ſont en dernier reſſort, excepté le cas de la peine capitale. Nulle Sentence de mort n'eſt exécuté ſans que le Souverain l'ait ſignée. La Loi ſemble lui dire : il s'agit d'un homme, & vous êtes homme ; voyez s'il eſt abſolument néceſſaire de le détruire.

Une eſpèce de Traitant Patagon, pour enrichir le fiſc, avoit propoſé de confiſquer le bien d'un homme ſentencié. *Barbare!* lui dit le Prince, *ſa femme & ſes enfans ne ſont-ils pas aſſez malheureux, elle d'avoir eu un tel mari, & eux un tel pere ; veux-tu donc que la Loi frappe des têtes innocentes?* On dépouilla le pro-

posant d'une partie de ses richesses, qui fut appliquée à la famille orpheline.

La désertion est extrêmement rare dans ce pays. La Nation n'ayant que des guerres défensives, le soldat retenu par sa maison, son champ, sa femme, ses enfans, défend ses propres foyers en défendant ceux des autres. Cependant il arriva dans une guerre où le soldat souffroit beaucoup, par la faute des pourvoyeurs de l'armée, que la désertion devenoit fréquente. Un Officier Général vouloit qu'on l'arrêtât par la peine de mort.... *Nous ne craignons pas la mort*, dirent les soldats, *puisque nous nous y exposons. Mais nous*

avons en horreur les hommes-durs ; & ils ne méritent pas de nous commander. Il perdit sa place; on punit les pourvoyeurs, & la désertion cessa. Voici la punition du déserteur; on le promene dans le camp pendant trois jours en habit de femme, & on le rejette du service. Il s'en trouve qui préféreroient la mort.

Il n'y a point de punition pour les délateurs; soit parce que la délation y est inconnue, soit qu'on n'en tienne aucun compte. Quiconque accuse, le fait en face de la Loi; & s'il a calomnié, il est condamné à la même peine qu'il vouloit faire subir à l'innocence.

Ce que la Nation admire le

plus dans le nouveau Code; c'eſt que les Loix y ſont ſimples, claires, ſenſibles, préciſes; rien d'arbitraire. Le public connoiſſoit à peine les anciennes loix qu'on neceſſoit de commenter & d'interpréter dans des ſens contraires. Preuve évidente qu'elles étoient obſcures & captieuſes; il eſt ſévèrement défendu de commenter celles-ci, & le catéchiſme de la Jeuneſſe, c'eſt de les apprendre.

Tel eſt l'eſprit des Loix Patagones. Un Miniſtre, (on ne ſait pourquoi) tenta de rendre la Magiſtrature héréditaire & vénale. Nous y conſentons, dit la Nation aſſemblée, pourvu qu'on établiſſe auſſi la ſucceſſion

cession du fils aux lumieres du pere, & la vénalité du bon sens. On n'en parla plus. Et moi aussi je me tais; parce que plus j'en dirois, plus j'aurois de corrections à faire, lorsque votre vaisseau apportera les documens; ce seroit une chose fort plaisainte s'il n'y avoit rien à corriger.

Je n'imaginois pas, mon cher confrere, en faisant connoissance avec vos Géants, qu'ils m'emporteroient si loin. Au lieu d'une Lettre, j'ai presque fait un Livre; je ne vous souhaite ni leur taille, ni leur force. Tout est bien, comme vous le savez, dans le meilleur des mondes possibles; mais je fais pour vous la priere de Socrate,

mentem ſanam in corpore ſano. Jouiſſez long-tems, dans un corps bien ſain, de votre raiſon, la raiſon des Philoſophes; vos amis & les Sciences y gagneront. FAREWELL.

FIN.